

AVANT-PROPOS

Ce deuxième volume reprend, en les détaillant, la plupart des types d'inscriptions rencontrés dans le premier volume de cette trilogie consacrée aux signatures sur les sabres japonais, en même temps qu'il en présente de nouveaux apparus à l'époque d'Edo. Ce deuxième volume est lui-même divisé en deux sections : la première concerne la signature proprement dite du forgeron (*tōkō-mei*) ; la seconde section regroupe toutes les catégories d'« inscriptions additionnelles » (*soe-mei*) habituellement gravées par le forgeron en personne (*jishin-mei*), telles que la date, une mention précisant la nature du matériau utilisé ou la technique mise en œuvre, une information sur le commanditaire de la lame, etc.

Ce deuxième volume propose une présentation thématique de ces différentes sortes d'informations gravées par le forgeron lui-même ; les inscriptions apposées par des tiers (*kiritsuke-mei*), tels les testeurs de sabres ou les experts, seront étudiées dans un troisième volume.

A. LA SIGNATURE DU FORGERON

En Europe, la signature, dans sa définition la plus large, est un signe par lequel une personne s'identifie, marque son approbation au contenu d'un document ou en revendique la paternité. Ce « signe », *écrit*, peut prendre la forme d'un motif géométrique ou figuré, d'un monogramme, d'un nom, d'un attribut faisant allusion au signataire...

Dans le cas du Japon et très particulièrement dans le domaine du sabre, cette définition de la signature convient parfaitement puisque les forgerons inscrivaient leur nom à la pointe du burin sur la soie de leurs lames, alors que culturellement, historiquement et juridiquement, c'est l'usage du sceau gravé et de son empreinte qui prédomine dans la pratique nippone. Il est donc tout à fait approprié, dans le cas des sabres, de parler de *signature*.

Cependant, cette « signature » ne se réduisait souvent pas qu'au seul nom du forgeron – lui-même presque toujours composé de deux caractères chinois (*kanji*) – et pouvait être précédé d'un nom d'« école » ou de « clan », d'un titre honorifique ou encore d'un toponyme ; tous ces éléments agissent comme des compléments du nom et font partie de la « signature ».

1. Les noms du forgeron

Les noms utilisés par les artisans pour signer leurs œuvres se composent, d'une manière générale, au moins d'un nom professionnel, lequel pouvait être précédé d'un nom personnel ou d'un nom de famille, voire d'un nom de groupe ou encore d'un nom de clan. Dans la signature ci-dessous trouvée sur une lame du XIX^e siècle, dont la lecture exige de prendre au préalable une grande inspiration,

*Bizen Osafune[-no] jū Yokoyama Toshizaemon[-no]jō Fujiwara
[-no] ason[-no] Sukekane[-no] saku*

備前長船住横山浜俊左衛門尉藤原朝臣祐包作

Œuvre de Yokoyama Toshizaemonjō Fujiwara Ason Sukekane, habitant à Osafune dans la province de Bizen.

Sukekane est le nom professionnel de l'artisan ; Yokoyama est le nom de famille ; Toshizaemonjō est le nom personnel du forgeron (équivalant à notre « prénom ») formé à partir d'un titre militaire ; Fujiwara est le nom d'un clan familial dont l'origine remonte à l'année 669 et *ason* est un ancien titre porté en combinaison avec un nom de clan.

Comme le montre cet exemple, la signature de certains forgerons pouvait être longue et comporter différents types de noms et titres ; passons-les en revue.

1-1 Nom professionnel

Les noms de forgeron rencontrés dans le premier volume de cette *Introduction* – par exemple Kunimitsu, Yukihiro, Masamune, etc. – ne sont ni des noms de famille (au sens où nous l’entendons de nos jours) ni les vrais « noms de naissance » des personnes en question, mais des noms professionnels qui dans certains cas étaient utilisés par plusieurs générations d’une même lignée de forgerons. Il s’agit en quelque sorte d’un nom commercial qui était transmis, avec le fonds de commerce (outils, matériaux, locaux), à un successeur.

Sur le plan formel, ce nom de forgeron (*tōkō-mei* ou *tō-mei*) s’apparente au nom personnel masculin adulte de type *jitsumyō* (« prénom authentique »), qui était dans la vie courante de la société féodale connu uniquement des plus proches, et fait son apparition sur le *nakago* des lames avec la naissance de l’épée courbée, c’est-à-dire du sabre japonais, autour de l’an 1000. Quelques difficultés se posent quant à la lecture de ces noms.

Règle générale

Ce nom d’artisan est en règle générale composé de deux caractères chinois lus « à la japonaise ». En effet, un sinogramme peut généralement être prononcé d’au moins deux manières en japonais :

- la « lecture sino-japonaise » (*on’yomi*) est une prononciation japonisée d’une lecture chinoise d’origine ;
- la « lecture japonaise » (*kun’yomi*) est la prononciation indigène d’un mot noté avec un sinogramme.

À titre d'exemple, en *on'yomi* le caractère chinois signifiant « lame à un seul tranchant » (刀) est lu « tō » (déformation du phonème chinois *dāo*) alors qu'il sera prononcé « katana » en lecture purement japonaise, c'est-à-dire en *kun'yomi*.

Dans le cas des noms de forgerons, chacun de ces deux sinogrammes se prononce ordinairement en deux syllabes, soit un total de quatre syllabes ; par exemple le nom de Masamune :

正 ma-sa

宗 mu-ne

En mode de lecture « sino-japonaise », où chaque *kanji* n'a généralement qu'une seule syllabe, ce nom serait lu « sei shū ». Sur les quelque 600 sinogrammes¹ utilisés par les forgerons au cours de l'histoire pour écrire leur nom professionnel, seuls une centaine sont d'un usage courant et composent les noms de la plupart des 23 000 forgerons répertoriés dans le *Nihontō meikan*². Ainsi fixée par la tradition et l'habitude, la lecture de la quasi totalité des noms de forgeron est assez peu difficile (le problème du déchiffrement mis à part). Mais comme à toute règle, il y a des exceptions, à commencer par le mode de lecture des caractères.

¹ Voir en annexe la liste de ces caractères.

² Le *Dictionnaire des signatures des sabres japonais*, de Honma et Ishii, est la référence en la matière et répertorie tous les noms de forgerons connus entre le X^e siècle et la fin du XIX^e siècle.

Lectures exceptionnelles

Quelques noms de forgerons sont lus « à la chinoise », c'est-à-dire selon la prononciation sino-japonaise (*on'yomi*) des caractères. Ces exceptions à la règle sont quantitativement peu nombreuses, mais concernent des forgerons hyper connus. Parmi les plus célèbres, citons Kotetsu, Shinkai et Hankei, trois maîtres du XVII^e siècle dont les noms sont par ailleurs formés en partie par des *kanji* peu usités, voire très rares pour un nom de forgeron. Dans le cas de Kotetsu 虎徹 (1608-1678), il s'agit en fait d'un *nyūdō-mei*, d'un nom d'entrée en religion, lequel est toujours lu en lecture sino-japonaise. Kotetsu avait pour nom de forgeron Okisato et mentionnait généralement les deux dans ses signatures, le nom Kotetsu étant précédé ou suivi du mot *nyūdō*, « entré dans la voie [bouddhique] ».

Quant à Shinkai 真改 (1630-1682) – dont nous reparlerons bientôt –, l'origine de son nom est d'une nature différente ; il aurait adopté ce nom sur le conseil d'un ami néo-confucianiste, Kumazawa Banzan (1619-1691). La lecture sino-japonaise *Shinkai* – au lieu de la lecture japonaise *Saneara* – s'est imposée par le contexte par définition sinophile des penseurs confucianistes. Ceux-ci prennent presque toujours des « prénoms de plume » (*gagō*) à consonnance sinisante tels Razan (Hayashi Razan), Tōju (Nakae Tōju), Shissai (Miwa Shissai) ou Baigan (Ishida Baigan), pour n'en citer qu'une poignée. Ces noms personnels sinisants ne comportent souvent que deux syllabes.

Enfin Hankei 繁慶 ; son nom est également lu à la sino-japonaise alors qu'il est officiellement répertorié sous la lecture

Shigeyoshi dans le dictionnaire *Nihontō meikan*. Fukunaga¹ confirme, sans l'expliquer, que la lecture *Hankei* est erronée, bien que ce soit sous cette prononciation-là qu'apparaît dans son encyclopédie la notice consacrée à ce forgeron ! En tout état de cause, c'est bien cette lecture sino-japonaise qui s'est imposée dans le domaine, peut-être parce que les caractères s'y prêtent instinctivement. Quoi qu'il en soit, on pourra constater que les noms composés d'un ou deux caractères un peu « compliqués » ou inhabituels sont souvent lus en lecture sino-japonaise.

Parfois, les deux modes de lecture coexistent et l'un ou l'autre est privilégié en fonction des auteurs. Ainsi le nom du forgeron Tokurin 徳鄰 peut aussi être lu *Norichika* ; Sōkan 宗寛 prononcé également *Munehiro* ; ou encore Jumyō 壽命 qui est lu *Toshinaga* par certains.

Dans d'autres cas, un peu plus rares, la lecture « on » s'est imposée par la force des choses puisqu'il n'existe tout simplement pas de lecture purement japonaise ; c'est le cas de Ryōkai 了戒 dont la combinaison des sinogrammes ne peut donner lieu qu'à une lecture sino-japonaise de son nom.

Bien que tout à fait lisible en « pur japonais », il arrive que la lecture sino-japonaise d'un nom se soit imposée au fil du temps dans le cercle des experts et des collectionneurs, pour diverses raisons et notamment afin de ne pas confondre deux noms homophones en lecture japonaise. C'est par exemple le cas de Nagayoshi 長義, forgeron du village d'Osafune dans le Bizen à

¹ Fukunaga, *Nihontō daihyakka jiten*, vol. 4, p. 216.

l'époque des Nanbokuchō, dont le nom est lu *Chōgi* pour ne pas le confondre avec les « Nagayoshi » 長吉 de Kyōto, dont le second sinogramme est différent (ce nom est d'ailleurs parfois lu *Chōkichi* en mode *on'yomi*).

Un autre exemple est Kanemichi 金道 de l'école Mishina, dont le nom est lu *Kinmichi* (on change de mode de lecture pour le premier caractère) ou *Kindō* (les deux *kanji* sont lus en sino-japonais) afin de le distinguer de son père Kanemichi (兼道) ainsi que d'un autre « Kanemichi » (包道) de la province de Settsu.

Pour terminer ce tour d'horizon des modes de lecture des sinogrammes, évoquons encore l'emploi, assez rare, des *man'yōgana*, un système de notation qui remonte au V^e siècle et atteint son perfectionnement avec la compilation du *Man'yōshū* – duquel il tire son nom –, le plus ancien recueil conservé de poèmes en japonais (VIII^e-IX^e siècles). Dans ce système, les caractères chinois sont, en gros, utilisés pour leur seule valeur phonétique et correspondent à peu près à une syllabe du japonais. Par conséquent, le nom d'un artisan écrit normalement avec deux caractères chinois et prononcé en quatre syllabes sera, en *man'yōgana*, noté avec quatre *kanji* d'une syllabe : c'est ainsi que l'un des Kanewaka 兼若 (lignée de forgerons du Kaga) signait parfois Ka-ne-wa-ka 加根和歌 et Ujinori¹ 氏詮, un forgeron mineur du Tosa, a laissé au moins

¹ Son nom est référencé dans le *Nihontō meikan* sous la lecture alternative *Ujiaki*, mais comme le prouve notre propos à la ligne suivante, la lecture « correcte » est bien *Ujinori*. Il est mort en 1890 à l'âge de 78 ans.

une lame¹ signée U-ji-no-ri 宇智能里. Matsumura Masanao 松村昌直, un élève du célèbre Masahide (1750-1825), a laissé une signature² qui mêle deux systèmes : Ma-tsu-mu-ra Masanao 万川無良昌直, où seul le nom de famille est noté avec quatre *man'yōgana*. Masahide lui-même signait parfois à l'aide de ce système graphique, mais uniquement pour remplacer le second caractère de son nom : Masa-hi-de 正日天 (au lieu de Masa-hide 正秀).

Ainsi, le choix de la lecture sino-japonaise d'un nom d'artisan est d'abord dicté par les caractères qui composent ledit nom. Dans certains cas, c'est dans le milieu des connaisseurs, des marchands et des experts qu'une lecture s'impose plutôt qu'une autre, pour des raisons d'homophonie ou d'euphonie ; d'ailleurs, les noms lus en sino-japonais ont une résonance particulière, la musique d'un nom de plume de lettré chinois et, à n'en pas douter, ont été choisis à dessein. Ajoutons que ces problèmes de lectures de noms de personnes ne préoccupent, pour le dire crument, que les Blancs, puisque les Japonais peuvent très bien écrire les sinogrammes sans savoir comment les prononcer !

Systèmes graphiques alternatifs

Les forgerons écrivaient généralement leur nom à l'aide des *kanji*, mais certains artisans avaient recours à d'autres systèmes

¹ *Nihontō*, n°49, p. 44 (Tōken Shibata).

² Fukunaga, *Nihontō daihyakka jiten*, vol. 5, p. 84 ; cette signature a également la particularité de se situer sur la lame, et non sur la soie, et d'être exécutée de manière à présenter un aspect décoratif.

graphiques tels que les *katakana* (voir annexe, fig. 1), l'un des deux syllabaires japonais nés des *man'yōgana* à l'époque de Heian et servant, à l'origine, à noter la prononciation des caractères chinois des textes bouddhiques. Voici quelques noms de forgerons cités dans d'anciens traités – mais dont il ne subsiste pour ainsi dire pas de lames, sauf pour le premier – qui auraient signé en *katakana*, où chaque graphème représente une syllabe : Arihoshi アリホシ, Chikahoshi チカホシ, Ita イタ, Kuri クリ, Sanori サノリ ou encore Tomo トモ.

Quant au syllabaire *hiragana* (fig. 1), lui aussi issu d'une simplification des *man'yōgana* utilisés pour leur valeur phonétique, son emploi est encore plus rare que celui des *katakana*. Appelés *onna-de* (« main de femme »), les *hiragana* étaient à leurs débuts associés aux femmes de l'aristocratie de Heian qui se servaient de ce syllabaire cursif et simplifié pour noter leurs poèmes et tenir leur journal.

Gageons que si les forgerons préféraient les *katakana* aux *hiragana*, c'est parce qu'étant anguleux – contrairement aux *hiragana* qui sont arrondis – ils étaient plus faciles à inciser dans le métal pour ces forgerons anciens qui n'avaient pas encore la maîtrise du burin des artisans de la période d'Edo, comme Ujinatori, le même que tout à l'heure, qui a laissé une signature en *hiragana* :

Uchinori tsukuru

うちのり造

Fabriqué par Ujinatori.

Le lecteur voudra bien noter que dans l'usage historique des *kana* » (*hiragana* et *katakana*), fondé sur la prononciation

ancienne des mots, on distinguait les fricatives sonores *dji* ぢ et *ji* じ, alors que la langue standard contemporaine confond ces deux sons. Or, avant la première réforme orthographique de 1900, le caractère chinois *uji* 氏 était transcrit *udji* うぢ en *hiragana*, mais *uji* うじ dans la langue moderne. Par ailleurs, le signe diacritique *dakuten* ゝ qui transforme une consonne sourde en consonne sonore – le *k* devient *g*, le *s* devient *z*, le *t* devient *d* – n’était pas systématiquement noté, mais implicite.

Ces exemples de signatures gravées à l’aide des deux syllabaires closent notre promenade dans le monde des écritures communes, celles des gens *normaux*. A présent, nous pénétrons dans le domaine de l’exceptionnel, de l’occulte, du mysticisme...

Il existe d’autres écritures, appelées collectivement *jindai-moji* (ou *kamiyo-moji*, les « caractères du temps des dieux »), qui seraient antérieures à l’introduction des caractères chinois¹. Si les premières allusions à ces syllabaires pré-antiques remontent à un ouvrage du XIII^e siècle, le *Shaku Nihongi* (*Les Chroniques du Japon commentées*) d’Urabe Kanekata, ce n’est que vers la fin du XVII^e siècle que les lettrés commencèrent à débattre de l’authenticité de ces écritures, dont la supposée existence servait des shintoïstes prônant un retour à l’antiquité pré-chinoise, en prétendant que les textes les plus anciens, écrits avec des *kanji*, étaient en réalité des écrits de seconde main basés sur des originaux rédigés dans une écriture japonaise autochtone.

¹ François Macé, « L’écriture des dieux : Hirata Atsutane et l’écriture coréenne », dans *Cipango - Cahiers d’études japonaises*, numéro 17, 2010, p. 107-149.

Ne reconnaissant aucune valeur aux différents exemples d'écriture du temps des dieux, le camp des détracteurs¹ – composé d'une large partie des lettrés de l'époque – était mené par le confucianiste Kaibara Ekiken (1630-1724), contre les défenseurs des syllabaires divins représentés par le savant Arai Hakuseki (1657-1725) puis, et surtout, par le principal zélateur des *jindai-moji* que fut le lettré et théologien du shintoïsme² Hirata Atsutane (1776-1843), lequel recensa une cinquantaine de ces syllabaires, mais dont seulement treize étaient « authentiques » à ses yeux et qu'il publia en 1819 dans son *Kanna hifumi-no-tsutae*³.

Du point de vue de la forme, ces syllabaires sont de différents styles : certains évoquent l'écriture cunéiforme, d'autres des syllabes coréennes ou des caractères chinois primitifs, voire des signes ésotériques ; les plus récents imitent les lettres des « Poils rouges » (*kōmōji*, c'est-à-dire l'alphabet des Hollandais).

¹ Entre autres le shintoïste Yoshimi Yukikazu (1673-1761), le savant confucianiste et sinophile Dazai Shundai (1680-1747), le spécialiste en coutumes protocolaires Ise Sadatake (1717-1784), mais aussi les intellectuels du mouvement des études nationales (*kokugaku*) Motoori Norinaga (1730-1801) et Ban Nobutomo (1773-1846).

² Lorsqu'il est question de la religion shintō, j'utilise le mot shintoïsme à dessein pour éviter toute confusion avec *shintō*, « nouveau sabre », terme désignant les lames produites grosso modo aux XVII^e et XVIII^e siècles.

³ Ce titre peut aussi être lu *Shinji hibumi-den* (*Histoire des syllabaires en caractères divins*) ou encore *Kanna hifumi-no-tsutae* ; en deux volumes. Voir l'article de François Macé cité précédemment pour une description détaillée de cet ouvrage.

Venons-en aux sabres. Le forgeron Ujinori – manifestement il aimait jouer avec les différents systèmes d'écriture – a laissé plusieurs lames¹ avec son nom transcrit à l'aide de l'un de ces syllabaires (fig. 2 en annexe) publiés dans le livre de Hirata :

Fuchiwara[-no] Uchinori

ふぢゐらにのちのり

Ujinori du clan Fujiwara.

Plus précisément, il s'agit d'une variété cursive du syllabaire dit Ahiru qui aurait été transmis par Urabe-no-Ahiru, descendant à la onzième génération du dieu Amenokoyane – c'est dire si c'est ancien ! –, et que Hirata aurait trouvé au temple Hōryū dans la province de Yamato. Certains s'amuseront à voir dans cette signature d'Ujinori une application concrète de l'influence de Hirata.

Pratiques autour du nom

Quiconque s'intéresse à l'histoire anthroponymique japonaise sera rapidement confronté à la complexité du système. Pour l'heure, il suffira de se pencher sur les noms personnels de type *jitsumyō* (« prénom authentique »), auxquels s'apparentent les noms professionnels des forgerons (*tōkō-mei*) – comme il a été dit plus haut – nom qu'un artisan pouvait être amené à changer en cours de carrière.

Au IX^e siècle, l'érudit Sugawara no Kiyotomo, de retour d'une mission à la cour des Tang, proposa que l'on adopte la coutume chinoise de n'utiliser que deux caractères, voire un seul, pour

¹ *Tōken bijutsu gappon*, vol. 10, p. 324 et suivantes.

former les *jitsumyō* masculins, ainsi que les prénoms féminins mais, dans le cas de ces derniers, avec la contrainte supplémentaire qu'ils se terminassent par *ko* (habitude qui perdure jusqu'à nos jours).

Dès le milieu de la période de Heian (X^e siècle), des pratiques liées aux noms personnels apparaissent ; certaines sont héritées des usages chinois, d'autres sont propres au Japon :

1. la transmission d'un même *kanji* au sein d'une lignée familiale (*tōriji*) ;
2. le don d'un caractère de son nom à un tiers (*henki*) ;
3. l'interdiction d'utiliser un caractère particulier (*hiki*).
4. la transmission du nom complet à un successeur (*shūmei*) ;
5. la modification ou le changement complet du nom (*kaimēi*).

1. Connu sous le nom de *tōriji* (ou *tsūji*), littéralement le « caractère qui traverse [les générations] », cet usage répandu parmi les familles d'aristocrates et de guerriers voulait que l'un des deux *kanji* composant le nom authentique (*jitsumyō*) des adultes masculins soit commun à toutes les générations d'une même lignée familiale. Et de préférence un caractère présent dans le nom du fondateur de la lignée. C'est ainsi que chez les Taira, le caractère *mori* 盛 se transmettait entre générations : Taira no Kiyomori (1118-1181), fils de Tadamori, petit-fils de Masamori, père de Shigemori et grand-père de Koremori.

Ce *tōriji* pouvait être placé également en première position dans le nom, comme chez les Tokugawa, dont de nombreux

shōgun avaient un nom personnel commençant par le caractère *ie* 家, en mémoire d'Ieyasu, premier *shōgun* de la dynastie Tokugawa.

Il y a aussi des cas, comme dans la famille Akamatsu, où le *tōriji*, en l'occurrence le caractère *nori* 則, était indifféremment utilisé en première ou en seconde position dans le nom. Parfois, le *tōriji* sautait une génération et parfois, dans les grandes familles comptant des branches collatérales, il y en avait plusieurs, comme chez les Honda. Les exemples de *tōriji* associés à de grandes familles sont nombreux ; on pourrait encore citer le *toki* 時 du clan Hōjō, le *yoshi* 義 du clan Ashikaga, le *nobu* 信 des clans Takeda et Oda, l'*uji* 氏 du clan Gohōjō, le *mune* 宗 des Date, etc.

Les forgerons n'échappent pas à cette coutume. On pourrait citer, pour la période des sabres anciens, l'école Uda dont les artisans ont un nom qui commence par le caractère *kuni* 國 (Kunimitsu, Kunifusa, Kunitsugu, Kunihiro, etc.) ; l'école Aoe avec le caractère *tsugu* 次 en seconde position dans les noms d'artisans (Moritsugu, Sadatsugu, Tsunetsugu, Kanetsugu, etc.) ; l'école Sue Bizen et son *mitsu* 光 (Katsumitsu, Munemitsu, Harumitsu, Tadamitsu, etc.) ; le *mori* 盛 des écoles Kongōbei et Ōmiya, le *masa* 正 de l'école Mihara, le *hiro* 廣 de Sue Sōshū, le *kane* 包 de Tegai, le *sada* 貞 de l'école Hōshō, le *mori* 盛 et le *yuki* 行 de l'école Taira Takada, etc.

En ce qui concerne les groupes de forgerons à l'époque d'Edo, citons comme *tōriji* – appelé aussi *keiji* (« caractère de la lignée ») – le *michi* 道 des Mishina, le *kuni* 國 du groupe de Kunisuke, le *kane* 包 de l'école de Kaneyasu, le *yasu* 康 de

l'école Kishū Ishidō, le *tsuna* 綱 du groupe de Tadatsuna ou encore l'*oki* 興 de l'école de Kotetsu.

Alors que dans un cadre familial le *tōriji* était le *kanji* commun que les générations successives de chefs de famille – mais aussi les cadets – portaient dans leur nom personnel, lequel était déterminé lors du passage à l'âge adulte de l'intéressé, chez les forgerons ce *tōriji* était accordé par le maître de l'atelier à ses élèves qui avaient atteint un niveau suffisamment élevé leur permettant de signer de leur nom leurs propres œuvres. On établissait par cette pratique une sorte de filiation familiale entre le maître et ses disciples.

Il est arrivé qu'un même caractère soit utilisé comme *tōriji* sur une plus grande échelle, partagé par des artisans n'appartenant pas à la même école. Ainsi peut-on être frappé par le nombre de forgerons de Seki, dans la province de Mino, qui signait d'un nom commençant par le caractère *kane* 兼 (le fondateur de la forge du Mino est Kaneuji, forgeron originaire de la province de Yamato qui aurait étudié avec Masamune) ; autrement dit, un sabre dont la signature commence par ce caractère sera huit fois sur dix une lame du Mino, quelle que soit l'école : Naoe Shizu, Zenjō, Kanemoto, Kanesada et de manière générale les Sue-Seki. De la même manière, mais dans une moindre mesure, le caractère *mitsu* 光 est assez caractéristique de la province de Bizen.

2. La pratique du *henki* – très répandue dans la société japonaise – consistait à « donner » à une personne, en dehors de toute relation familiale, l'un des deux caractères de son propre nom personnel authentique (*jitsumyō*). C'était un don à sens